

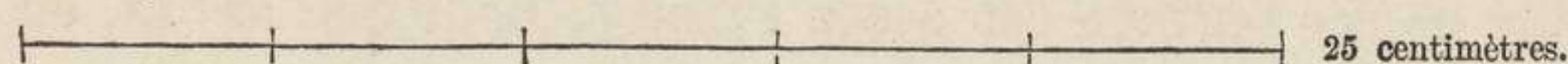


AFRIQUE

LES BIJOUX DE LA KABYLIE.

1		3	4	5	
		2			
6		8	7		
9	10	11	12	13	14
		15	16	17	

Échelle de proportion.



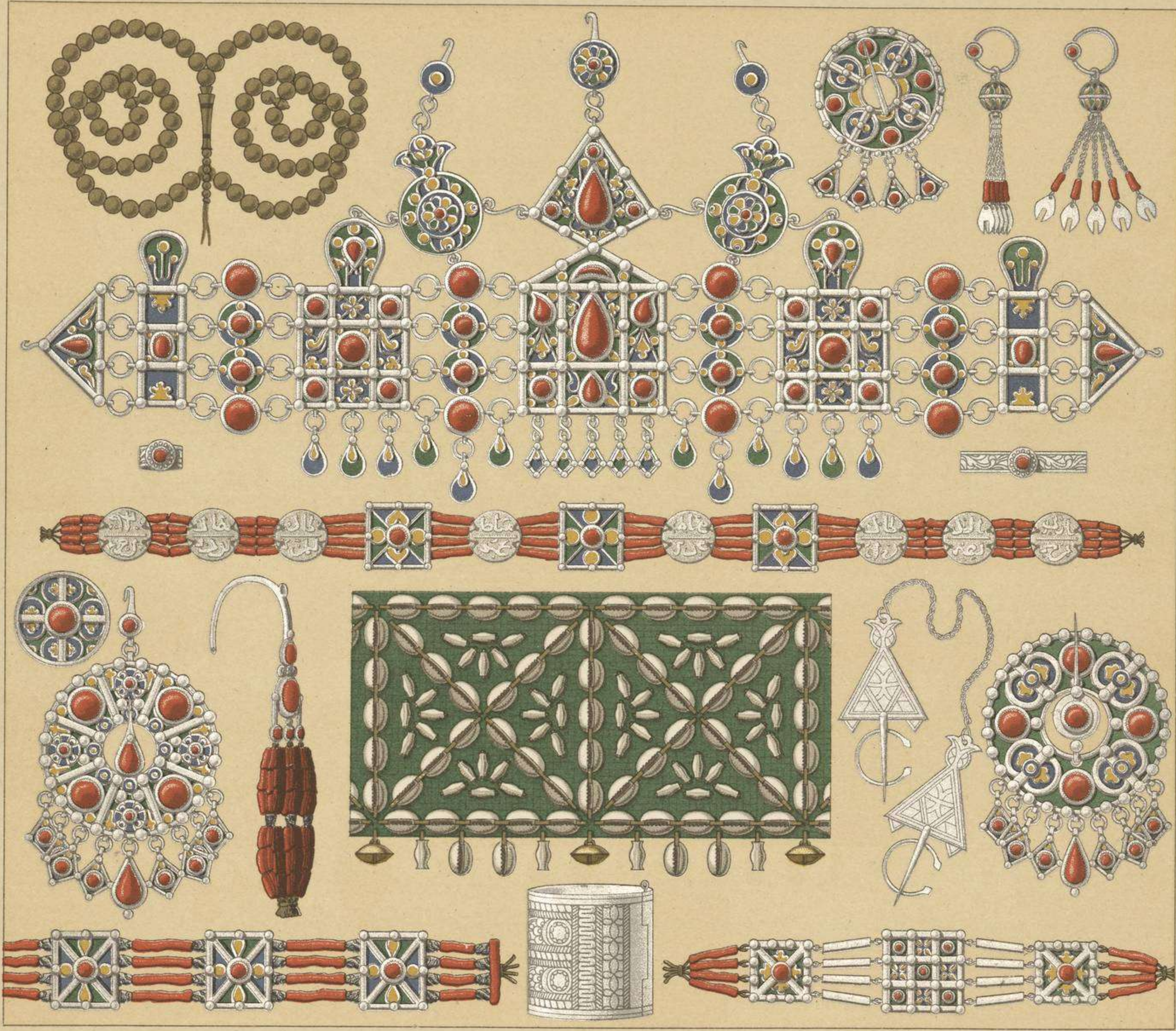
N° 1. Chapelet en bois.	N° 11. <i>Zérouïar</i> , grandes boucles d'oreilles que l'on passe à la partie supérieure de l'oreille; de profil, le haut offre un demi-cercle parfait.
N° 2. <i>Thacebt</i> , diadème : argent, corail, émaux et verroteries.	N° 12. Fragment de ceinture en laine, ornée de coquillages et de grains.
N°s 3, 9, 10 et 14. Broches et boucles de même nature.	N° 13. <i>Ibesimen</i> , épingles-crochets; cette double broche est d'un usage commun.
N°s 4 et 5. <i>Kouneïs</i> , boucles d'oreilles, dont l'une développée.	N° 16. <i>Khatkhal</i> , anneau de jambe, en argent repoussé ou estampé. Le <i>dah</i> , bracelet en argent, est de même nature, mais de dimension un peu moindre.
N°s 6 et 7. Bague avec son développement.	
N°s 8, 15 et 17. <i>Thazath</i> , colliers de même nature que le diadème et les broches, mais dont les liaisons sont de fil.	

Les bijoux kabyles sont de caractère sévère, aussi bien sous le rapport de la forme que sous celui de la décoration en corail ou en émaux, dont le corps mat ne peut recevoir qu'un poli ne dépassant pas l'éclat de la perle. Le métal généralement employé est ou l'argent, ou ce qu'on appelle le métal blanc, alliage de plomb et d'étain, auquel l'antimoine donne la dureté; le plomb ne le rend pas trop lourd, n'étant que dans la proportion de 26 %. Les objets de parure les plus communs sont en verre ou en corne; on sait combien le corail est abondant dans la Méditerranée et surtout sur la côte d'Afrique, où les petites forêts de ces polypiers atteignent jusqu'à deux cents mètres de profondeur. Depuis le rouge, généralement préféré, son ton décroît jusqu'à la couleur de chair;

il y en a du jaune, du blanc attribué à une maladie, du panaché, enfin il y en a du noir, celui qu'on appelle le *corail mort*. Le corail est aussi dur que la perle, et le lapidaire, pour le tailler et le polir, le travaille comme les pierres précieuses. Les peuples noirs ou basanés le préfèrent à toute autre pierrerie, parce que sa matité discrète est un heureux intermédiaire entre le brillant du métal et les tonalités de la peau. Les Kabyles donnent au corail travaillé de leurs bijoux la forme de perles longues ou rondes, et même de croissant; quant au corail brut, on se sert de ses petites branches, en les enfilant, pour relier les parties métalliques des colliers, des boucles d'oreilles, où elles alternent régulièrement. Les parties métalliques, dans les colliers, sont des surfaces rectangulaires, ornées de corail travaillé en figures de perles ou boutons, serties avec du laiton filigrané, et décorées en outre de fleurettes ou de fragments végétaux, colorés en émail; on emploie, pour les grandes divisions, de fort laiton enroulé en corde, lequel est rivé par des clous à têtes rondes qui sont une partie de l'ornement; on combine parfois avec ces plaques rectangulaires des piécettes de forme circulaire et de module inférieur, qui varient les alternances; les Kabyles, pratiquant la frappe des monnaies, en ont toujours à leur disposition. Pour les bracelets, dont le métal est une feuille légère, on se sert du repoussé, de l'estampage. Enfin le métal de l'épingle-crochet, la double broche portée par toutes les femmes, est incisé. Le fragment de ceinture, n° 12, dont l'ornementation est faite de *cauris* ou *coris* gris, petits coquillages reliés entre eux, d'une certaine valeur (car ils servent de monnaie dans quelques parties de l'Afrique), et de grains isolés disposés en demi-rosaces, montre, sous un mode autre que la joaillerie, la simplicité de bon goût et l'unité des principes décoratifs auxquels obéissent les Kabyles. L'originalité de ces parures est assez sensible pour que là-bas, en Algérie, on ne confonde pas les produits kabyles avec ceux qui sortent des mains arabes.

Il y a dans la grossièreté rudimentaire de la confection de ces bijoux forgés et montés par des paysans, dont l'instruction sous le rapport de la métallurgie et de l'art est toute de tradition, une sagesse qui n'est pas ordinaire. L'ordonnance, mesurée, correcte, est toujours sobre et claire; dans la plénitude des formes, la simplicité des lignes de division, la largeur de la répartition, on sent l'observation des principes généraux d'un certain ordre; il nous paraît intéressant d'indiquer à quelles antiques formules d'art peuvent être attribuées les qualités exceptionnelles des traditions kabyles, en dehors du contact arabe. Les caractères d'ensemble et de détail de la décoration des stèles des tombeaux carthaginois, exposés l'année dernière au champ de Mars, par le ministère de l'Instruction publique, leurs fleurettes régulières, le croissant même qui s'y rencontre fréquemment, la nature des divisions, indiquaient, autant qu'il peut exister d'analogie entre l'architecture et la bijouterie, de certains rapports entre ces restes imparfaits de l'art phénicien, et les modes en vigueur dans la Kabylie. L'histoire nous semble expliquer et confirmer ces rapports.

La Numidie, du nom donné par les Grecs, Nomades, Νομάδες, aux tribus errantes qui l'habitaient, n'était séparée du territoire de Carthage que par la rivière Tusca. Sans remonter jusqu'aux temps de l'antique Kambé, sur l'emplacement de laquelle Carthage fut bâtie, aux époques où, à la suite de l'invasion des Pasteurs en Égypte, quelque deux mille ans avant notre ère, naquit sur ce territoire une nation nouvelle, « celle des Liby-phéniciens » du mélange des Sidoniens nouveaux venus avec des descendants des tribus chananéennes, et les gens de race



AFRIQUE

AFRICA

AFRIKA



IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Schmidt lith.

« berbère qui formaient le fond de la population autochtone. » (G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*.) On connaît un fait plus récent, d'une certitude absolue, qui, en expliquant la transformation de l'existence d'une partie de la population nomade, pour qui la tente devint le *gourbi*, ouvre une voie nouvelle à la conjecture des contacts phéniciens. C'est grâce à ces contacts que les Numides errants, dès lors fixés, auraient pu recevoir des connaissances qui devaient leur manquer, et contracter l'habitude du travail indispensable pour faire réussir une entreprise désespérée, qui dure encore. Ce fait certain est celui rapporté par les historiens latins, que ceux des vaincus du littoral africain qui ne voulurent pas se soumettre aux Romains leur abandonnèrent la plaine, les bois et les ravins leur offrant un abri inaccessible aux centurions, et leur permettant de se soustraire aux exigences du fisc.

Nous avons dit que c'était là une entreprise désespérée, ne semblant pas avoir de chances de durée, et voici pourquoi : le Kabyle d'aujourd'hui, comme le Numide d'alors, des chaînes de l'Atlas, du pays d'Alger et de Tunis, a besoin d'une industrie active, produisant des objets de commerce, d'échange, pour vivre en conservant l'indépendance ; ses armes seules auraient été impuissantes pour résoudre ce double problème, le sol de plaine, propre aux céréales, qu'il exploite, étant trop restreint pour satisfaire à sa nourriture. Le travail allié à la bravoure est donc devenu la loi suprême ; et aujourd'hui on voit le Kabyle réunir, chose rare, l'amour de l'indépendance, habituel aux montagnards, à celui du labeur, plus fréquent chez l'homme de la plaine. Mais comment ces demi-sauvages qui ne pouvaient avoir, en se réfugiant dans leurs aires, que des connaissances de pasteurs errants, purent-ils acquérir l'expérience nécessaire au travail fructueux dont ils avaient un besoin immédiat ? Par qui leur furent révélés les secrets et les avantages de leurs fabrications comme de leurs cultures ? N'est-il pas vraisemblable que, par suite des rapports qu'ils avaient eus avec Carthage détruite, à laquelle ils avaient fourni des troupes mercenaires, un certain nombre de *Pœni*, comme les écrivains latins appellent les Carthaginois à cause de leur origine phénicienne, qui devaient être ardents entre tous à se soustraire à la domination romaine, s'étaient réfugiés parmi les Numides ; et n'est-il pas à croire que c'est surtout par ces Pœni qu'ils furent initiés aux pratiques d'une agriculture perfectionnée, dont les Carthaginois avaient la réputation ; que c'est par eux que leur sont venus les formules traditionnelles de leurs arts populaires, leur permettant de fabriquer des objets de commerce et d'échange dont les Phéniciens connaissaient de longue date toutes les ressources ?

Si l'on admet une origine si fortement indiquée, il semble que cette probabilité doive être d'un certain intérêt ; car on pourrait considérer dans les bijoux d'antique formule de la Kabylie, malgré le contact arabe, un reflet vivant, bien rudimentaire, mais enfin un reflet direct des arts si peu connus de la phénicienne Carthage, de l'industrie de ceux qu'Hiram, roi de Tyr, prêtait à Salomon pour la construction et l'ornement du temple de Jérusalem de ces artisans de Sidon dont il est parlé en tant de passages d'Homère.

Le Kabyle est généralement agriculteur ; arboriculteur ; son industrie varie néanmoins selon la situation de sa tribu. Vers les sommets des montagnes, où règnent d'immenses espaces couverts de forêts vierges, il est bûcheron et tourneur ; ce sont les *Beni-Aïssi* qui font toute la vaisselle indigène, et particulièrement les grands plats

en bois de hêtre, appelés *gaça*, où s'apprête et se sert chaque jour le mets national : le *couscoussou*. Les *Beni-Abbès* confectionnent les burnous rayés; les *Flissahs* trempent l'acier et fabriquent les armes; enfin, dans le canton des *Zouaoua*, à peu près au centre de la Kabylie, où le pays est pauvre et ingrat, trois tribus : les *Beni-Rbah*, les *Beni-Ouasif*, les *Beni-Yeni*, se livrent particulièrement à l'orfèvrerie.

(D'après les documents en nature appartenant à M. le colonel Duhouset, ceux du musée des Colonies, fondé par le ministère de la marine, et d'après les photographies de l'Art ancien, publié par M. Frank.)

